

Sur le fil

Elle est posée sur le buffet, entre une statue de Notre-Dame-de-Lourdes en plastique, le modèle contenant 400 ml, et un gros réveil bleu marine à cadran bleu ciel, dont les aiguilles égrènent le temps qui passe, avec lenteur et un bruit qui le réveille, même la nuit. Il attend que la petite aiguille ait bien fait tout le tour du cadran, à grands coups de « tac, tac », pour, enfin, faire passer une minute de plus.

Depuis qu'elle n'est plus là, le temps s'est étiré en une longue mélasse cotonneuse. Il essaie de l'organiser, de se tenir à un emploi de ces heures dont il ne sait plus quoi faire alors qu'avant, elles semblaient toujours lui manquer. « Demain, on verra demain », avait-il l'habitude de dire. Il ne dort plus très bien et est soulagé quand il est enfin 6 heures et que l'heure sonne au clocher. Se lever, préparer le petit-déjeuner, comme quand elle était là : café, pain grillé, étaler le beurre, puis la confiture. Allumer la radio et se raser en écoutant le bulletin de 7 heures. Puis il s'habille, sort acheter son pain. La boulangerie ouvre à 8 heures. Il achète aussi le journal, parfois, quand il y en a un avec Lady Di en couverture, il l'achète aussi, il doit bien l'avouer, il a un faible pour la princesse parce qu'elle ressemble beaucoup à sa femme. Il attend 11 heures pour commencer à préparer son repas, écoute les informations de midi, suivi du *Jeu des mille francs*, même si depuis que Louis Bozon a remplacé Lucien Jeunesse, cela lui plaît moins. Il ne résiste pas au plaisir d'essayer de résoudre les questions bleues, blanches et rouges des auditeurs. Puis sieste avec Acrobat, le chat, avant de sortir prendre l'air quelques heures, quel que soit le temps. 18 heures, cuisine, 19 heures, dîner. 20 heures, coucher. Et tentative de sommeil. Un jour encore, un jour de plus.

Cela fait quelques temps qu'il n'y voit plus très clair. Alors ce matin, il a bouleversé sa routine pour aller voir le médecin. Une heure de bus aller, une heure de bus retour. Pour se retrouver dans une salle d'attente où un maniaque avait découpé toutes les photos de Lady Di sur les vieux exemplaires cornés de *Paris-Match* qui traînaient sur la table basse. « Bon, bon, bon, a chantonné le docteur, sur un ton neutre et sans le regarder dans les yeux. C'est la DMLA, la dégénérescence maculaire liée à l'âge. Il n'y a pas grand-chose à faire, je pourrai vous faire des

piqûres ; mais ce serait douloureux pour vous et pour votre porte-monnaie. Au revoir, monsieur, ce sera... » Roger ne l'écoutait déjà plus. Alors il a regagné sa roulotte, une vraie, pas un camping-car, installée depuis leur retraite sur le petit terrain qu'ils avaient acheté. A l'intérieur, rien n'a changé depuis leur emménagement, en 1954.

Pour embêter sa Berty, il prenait une voix de speaker comme celle des Actualités Gaumont : « Mesdames, dans cette roulotte que l'on pourrait appeler une ca-ra-va-ne » – il exagérait à dessein les syllabes, elle haussait les épaules en se retenant de rire – « Mesdames, dans cette roulotte que l'on pourrait-tapeller une ca-ra-va-ne, vous trouverez tout le confort moderne ! L'électricité bien sûr, l'eau courante, une as-tu-cieu-se banquette qui se transforme la nuit en lit, un système d'aération breveté au Salon des arrrrrts ménagers et un authentique évier-baignoire, qui vous permet de faire la vaisselle et de vous laver en même temps ! » A ce moment-là de son baratin, elle avait déjà éclaté de rire, lui avait envoyé le torchon qui servait à essuyer la vaisselle à la figure pour pouvoir essuyer les larmes de joie qui roulaient sur ses joues. Elle était incapable de rire sans pouvoir finir en larmes.

Il s'assied précautionneusement sur la banquette, dont les couleurs ont fané au soleil. Le rouge flamboyant a maintenant des teintes vieux rose. Le chat, qui faisait la sieste, s'est étiré en l'entendant entrer, et s'installe maintenant sur ses genoux, en ronronnant. Il s'appuie sur sa canne pour essayer de ne pas glisser. S'il ne bouge pas, le chat se tranquilliserait et cessera de lui enfoncer ses griffes dans les cuisses. En face de lui, il la regarde, posée sur le buffet, dans son cadre argenté. Leur photo de mariage, la fierté de leur vie. Il aimait évoquer cette journée avec elle, lui rappeler cette folie. Il l'a tellement regardée qu'il peut la décrire les yeux fermés. Cela ne lui manquera pas trop quand il aura complètement perdu la vue.

Ils s'étaient rencontrés à Toulouse. Dans un cirque. Il était funambule, venait de quitter sa troupe pour aller faire son service militaire. Trois ans en Allemagne à s'ennuyer férocement, mais il avait eu de la chance, il aurait pu tout aussi bien partir en Indochine. Alors s'ennuyer sur les bords du Main, au milieu des ruines de Francfort, cela lui allait très bien. Il avait continué à s'entraîner dès qu'il le pouvait,

avec la complicité de son commandant, qui l'avait autorisé à tendre un fil dans le gymnase désaffecté du lycée. Depuis la fin de la guerre, il n'y avait plus aucun carreau aux fenêtres, le toit était en partie éventré. Là, tôt le matin, ou bien à la nuit tombée, quand la lune était pleine et éclairait comme en plein jour sa « zone d'entraînement », il répétait sans relâche les bases de son art. Pour ne pas oublier. Pour rester à son meilleur niveau et, quand l'heure de la quille aurait enfin sonné, reprendre sa vie de funambule. Non pas pour des troupiers écrasés de fatigue, mais pour le public de tout âge et de toute condition sociale qu'il aimait émerveiller. Il connaissait la magie du spectacle. Quand le feu des projecteurs créait une bulle autour de la piste, effaçant, le temps du spectacle, toutes les barrières, de langue, de religion, de couleur de peau. Quand il était sur son fil à défier le vide, il les savait suspendus à chacun de ses pas, complètement déconnectés de ce qui faisait la dureté, l'imperfection de leurs vies. Les chemins qu'il traçait entre terre et ciel permettaient aux spectateurs de s'évader. Et de rêver.

Il se rappelait très bien le jour où Bertie est entrée dans sa vie. C'était le jour de son audition pour entrer chez les « Diabls blancs ». Il avait débarqué gare Matabiau quelques jours avant. Il avait choisi de rallier Toulouse un peu par hasard, en descendant gare de l'Est : après trois hivers glacials et trois étés étouffants, il avait besoin de soleil, d'un maximum de soleil. Après une semaine de galère et de déceptions professionnelles à Paris où tout le monde l'avait oublié, il s'était rappelé qu'à Toulouse, il pouvait escompter être hébergé par un copain de régiment, André, dit Dédé, le roi du cassoulet. Cuisinier de son état, il avait été affecté directement au ravitaillement. Il lui avait laissé son adresse en lui disant de venir le voir, que la vie était douce au bord de la Garonne. Et que du travail pour un funambule, il y en aurait certainement. Allez, à la revoyure mon Bobby ! Dédé avait tenu parole. Il l'avait hébergé chez sa mère, la redoutable veuve Castagnier. Vêtue intégralement de noir depuis la mort de son mari. Celui-ci avait bêtement glissé sur une plaque de verglas et heurté le sol. « Hémorragie interne, les docteurs n'ont rien pu faire », racontait inlassablement sa veuve depuis 24 ans maintenant. Elle avait repoussé tous les prétendants qui avaient osé se déclarer,

élevant Dédé seule, dans une maison-mausolée entièrement dédiée au souvenir du falot monsieur Castagnier.

Au bout d'une semaine, il ne supportait plus la tristesse des lieux, n'arrivait pas à se plier, comme Dédé, aux horaires fixes des repas – 7 heures, petit-déjeuner, 12 heures, déjeuner, 14 heures, café « Ah, vous ne prenez pas de café, monsieur Robert ? Quel dommage, votre tasse est versée, il faut la boire, cela va être gâché ». Et le dîner, immuablement à 19 h, composé des restes de midi. C'est vraiment miraculeux que Dédé, dans ces conditions, ait développé un talent pour la cuisine. Mais celui-ci avait repris sa place au Grand hôtel de Toulouse, qui s'était languie de lui pendant trois ans et lui avait fait une proposition d'embauche en or, « en or, monsieur Robert, en or ! Et vous, toujours rien ? Funambule c'est que cela ne court pas les rues », soupirait la veuve en pinçant les lèvres, comptant mentalement tout ce que lui coûtait ce pensionnaire. Alors, quand au bout de 36 heures, Dédé avait accouru du Grand hôtel en lui disant que la femme du cousin du réceptionniste avait dit au premier commis qu'une audition des « Diables blancs » avait lieu samedi au Vélodrome de Toulouse, ça arrangerait bien son Bobby (et sa mère, mais cela Dédé ne se le serait jamais permis de le dire), l'espoir de quitter la maison de la désolation l'avait repris.

Il ne laisserait pas passer sa chance, remonterait sur un fil et éviterait d'être tenté par un travail tranquille « parce qu'il va bien falloir gagner votre vie un jour, n'est-ce pas monsieur Robert ? », comme lui répétait la veuve Castagnier pendant qu'il l'aidait à préparer ses pelotes de laine. D'autant que les « Diables blancs » jouissaient d'une excellente réputation dans le monde du cirque : leur maîtrise du funambulisme, le fait que le patron et la patronne descendaient tous les deux de familles renommées de funambules d'Europe de l'Est, qu'ils avaient eux-mêmes réussi à franchir le Rideau de fer avant qu'il ne retombe sur la Tchécoslovaquie... Tout cela donnait à leur troupe une aura teintée de romantisme. S'il réussissait l'audition, il pourrait exercer son art auprès des meilleurs, ni plus ni moins. Il se démena pour trouver un lieu où s'entraîner – la veuve Castagnier mobilisa toutes ses connaissances, Moyennant quelques poulets obligeamment fournis par la sœur de la veuve Castagnier, Roger fut autorisé à s'entraîner dans une arrière-cour où deux vieux chênes lui permirent de tendre son fil.

Le samedi, il s'était présenté à l'audition. Avec son vieux justaucorps élimé, ses collants qui ne tenaient plus à un fil et ses chaussons, dont l'achat lui avait alors coûté un mois de solde en rentrant d'Allemagne – un investissement dont il se réjouissait à présent, au vu du matériel de ses concurrents. Il avait mis de la gomina dans ses cheveux, en les coiffant en arrière. La patronne – qui serait sa belle-mère dans moins de 24 mois, mais cela, il l'ignorait encore – avait fait asseoir la dizaine de postulants sur un banc, le long de la piste. Les « Diables blancs » avaient un contrat avec le cirque Garibaldi pour trente-six mois, et, malheureusement, le dernier funambule avait fait une chute mortelle à l'entraînement, leur apprit-elle. La particularité des Diables blancs étaient des numéros de couples : une funambule se trouvait désormais seule. Il fallait lui trouver un partenaire d'urgence pour honorer le contrat.

« Ma fille vous montrera l'enchaînement », poursuivit-elle, imperturbable.
« Monsieur Roger, vous êtes le premier ». Il s'échauffa, comme à son habitude. Puis leva la tête. La première fois qu'il la vit, ce fut en contre-plongée, dix mètres plus bas qu'elle. Il devinait plus qu'il ne voyait, ébloui par le projecteur, la silhouette gracieuse, élancée et musclée, les cheveux blonds rassemblés en un chignon sévère sur la nuque, d'où quelques frisottis rebelles s'échappaient. Elle évoluait sur le fil comme une plume et il devait redoubler de concentration pour mémoriser les mouvements. Au terme de l'audition, ils n'étaient plus que deux. Monsieur Rudy donnerait sa réponse une semaine plus tard, lui avait-on répondu. Trois longues journées plus tard, essentiellement passées à parcourir la ville à grandes enjambées, ne pouvant plus supporter le mausolée Castagnier qu'aux heures de repas comme l'exigeait la politesse la plus élémentaires, le téléphone du café d'à côté sonna : c'était oui.

Il commença dès le lendemain son entraînement avec mademoiselle Berty, comme il l'avait d'abord appelée. Ils apprirent à se coordonner, à se faire confiance, à savoir sur quels points forts ils pouvaient mutuellement s'appuyer. En dehors des heures d'entraînement, Roger, qui vivait maintenant avec la troupe du cirque Garibaldi, dans la roulotte des célibataires, apprivoisa pas à pas celle qui lui était apparue dès l'audition comme la femme de sa vie. Même sans lui parler,

même sans rien savoir d'elle, ni son âge, ni le son de sa voix. Une évidence qui l'avait tellement bouleversé qu'il se demandait encore comment il avait réussi l'examen d'entrée chez les « Diables blancs ». Leurs échanges avaient d'abord commencé sur un plan strictement professionnel, échanges de banalité pendant l'échauffement, blagues diverses. Elle évitait avec adresse ses questions, l'interrogeant lui sur son parcours, qui l'avait fait arriver à Toulouse, puis parmi les « Diables blancs ». Il lui laissait des cocottes en papier sur le rebord de la fenêtre de la roulotte qu'elle partageait avec ses frères. Avant de les plier, il avait écrit des mots doux sur le papier, fixé des rendez-vous fixés en ville, sur leurs jours de congé, quand ils arrivaient à échapper à la surveillance des parents de Berty.

Il y avait eu d'abord les sorties en bande au cinéma, les jours de relâche : le lundi, tous les jeunes de leur âge du cirque partaient à la séance du matin. C'est au cours d'une de ces séances – étaient-ils allés voir « Peter Pan » ou « Vacances romaines » ? – Berty admirait énormément l'élégance d'Audrey Hepburn – qu'il pût enfin lui prendre la main autrement que sur un fil. Puis il y eut ce premier baiser échangé au bal du 14 juillet, les rendez-vous secrets au cours de l'été, l'achat d'une petite bague – un mince anneau qu'on lui avait juré être de l'or, orné d'une marguerite –, scellant leur engagement... Et, enfin, la demande au patron, Monsieur Rudy, qui l'accepta avec joie, sa femme versant une petite larme. Et aussitôt, l'idée. Evoquée par son futur beau-père : « Et si vous mariez sur un fil ? »

Berty a regardé Roger en riant, une lueur de défi dans le regard, il a l'a soutenu en répondant : « Pourquoi pas ? » Rudy est parti dans un éclat de rire formidable, quelqu'un a ouvert une bouteille de mousseux, l'affaire était réglée. Au niveau des « Diables blancs », du moins. Le cirque Garibaldi s'est enthousiasmé pour l'idée, sous le chapiteau, ce serait formidable. Mais ce n'était pas ce à quoi avait pensé Rudy. Pour sa fille, sa fille unique – après elle, il n'y avait eu que des garçons –, il voyait les choses en grand : le théâtre à ciel ouvert de la place du Capitole.

Restait à trouver un prêtre pour célébrer ce mariage extraordinaire. Aucun problème : on demanderait à l'ami de la famille, l'abbé Roger Simon. Lui aussi est

en apesanteur, mais du côté des grands fonds : il est connu pour plonger en dessous de 35 mètres et aime participer incognito aux performances des « Diables blancs ». Quand Berty et Roger viennent le trouver, il ne dit pas non, bien sûr, il est très heureux de célébrer l'union de ces jeunes gens et de les accompagner dans leur préparation, mais il sait qu'il va lui falloir convaincre sa hiérarchie. Dans un courrier bien tourné, il demande l'autorisation à l'archevêque de Toulouse, monseigneur Saliège. La réponse tombe : c'est non. On se marie dans une église, sur la terre ferme. Mais si Berty et Roger veulent une bénédiction, sur un fil, au Capitole ou ailleurs, l'archevêque les garde dans sa prière.

Va pour une bénédiction, alors. « Vous aurez trois mariages en quelque sorte, plaisaient les "Diables Blancs". Un devant le maire, un à l'église et le troisième sur un fil ! ».

On ne tend pas un fil comme ça, en pleine ville Rose. Autorisation est demandée à la mairie de Toulouse, qui accepte. C'est là qu'un jeune photographe, Jean D., qui collabore de temps en temps à la revue municipale quand il ne place pas ses clichés dans la presse régionale ou nationale, entend parler de l'événement. Il entrevoit déjà le potentiel photogénique de la scène : deux amoureux, face à face sur un fil, suspendu dans le vide. Encore faut-il que les principaux concernés soient d'accord. Roger se souvient de leur rencontre, à l'issue de la représentation. Avec Berty, ils sont d'accord pour que des photos soient prises lors de cette cérémonie pas comme les autres. Ils connaissent son travail et l'apprécient. Jean pourrait immortaliser le jeune couple de loin, depuis l'un des immeubles qui entourent la place. Mais ce serait trop commun. Non, il veut emmener le lecteur au cœur de l'action, sur le fil, aux côtés de Berty et de Roger. « Tu veux devenir funambule, alors ? » lui avait lancé Roger. Il se souvient encore des bafouillements de Jean, non, non, pas du tout, d'ailleurs il n'est pas très sportif, mais il est sûr d'une chose : il doit être d'une façon ou d'une autre, sur le fil. C'est, une fois de plus, Rudy qui trouve la solution. Il est funambule, lui aussi, et habitué à faire des portés sur la corde. Il emmènera donc Jean à 15 mètres de hauteur, ce qui lui donnera un angle de vue appréciable sur la bénédiction, l'abbé Simon, se contentant, lui, de grimper aussi haut que l'échelle de pompier lui permettra. Quand il était rentré chez lui annoncer à sa femme qu'il avait enfin trouvé un

moyen de photographier les funambules d'un point de vue qu'il sera le seul à pouvoir offrir aux journaux – c'est-à-dire perché sur les épaules d'un colosse, en surplombant les mariés – Jacqueline avait trouvé l'idée folle. Et refusa tout net d'assister à la scène.

Berty et Roger se sont mariés le 22 mai, entourés de leur famille et de leurs amis du cirque. A l'issue de la cérémonie, ils sont partis en cortège, les nouveaux époux menant la marche, suivis de leurs proches et de jeunes filles en costumes traditionnels, qui leur avaient fait une haie d'honneur à la sortie de la messe, fendant la foule qui s'était amassée sur la place du Capitole. Plus de 20 000 personnes se sont massées là, venues de tous les quartiers. Ils ont revêtus leurs plus beaux habits, c'est jour de noces, c'est jour de fête. Il fait beau, le soleil les éblouit. Au-dessus d'eux, des hirondelles volent haut dans le ciel, petites virgules qui ponctuent le bleu azuré. Les quelques véhicules qui avaient eu la mauvaise idée de s'aventurer jusque-là sont maintenant immobilisés. Leurs occupants ont choisi d'en sortir pour voir ce qui se passe. D'en haut, on ne voit que le noir des costumes et les petites taches blanches du col des chemises des hommes, dont les visages sont autant de têtes d'épingle. Tout au plus distingue-t-on par endroits le noir d'une cravate sur une chemise blanche, les taches plus claires des casquettes. Tous ont mis leur main en visière sur leurs yeux pour ne pas en perdre une miette. Ils se tordent le cou, ils s'écrasent mutuellement les pieds en reculant pour mieux voir. Les enfants sont perchés sur les épaules de leurs pères, les femmes se haussent sur la pointe des pieds. Ça rit, ça râle. Tous attendent, impatientement, que le spectacle commence.

Comment l'ont-ils su ? Dans le journal, « La Dépêche du Midi » sûrement, à la radio, ou plus simplement au café en prenant le petit noir du matin ou bien le canon de dix heures. La rumeur s'est propagée dans la ville. Deux funambules vont s'unir dans le ciel de Toulouse. Peu importe que les vraies cérémonies aient déjà eu lieu. Aujourd'hui, tout le monde est invité à la noce. Personne n'a jamais vu cela, personne ne veut rater ce spectacle, unique et gratuit !

Berty, sourire radieux sous le voile de dentelle accroché à un bonnet, porte une longue robe blanche, elle aussi en dentelles, qui s'évase en corolle, et qui a été spécialement raccourcie devant pour lui permettre d'être libre de ses mouvements. Elle a troqué ses escarpins blancs pour des chaussons en peau de buffle. Roger et son père frottent les semelles de leurs souliers vernis sur de la craie blanche. Puis ils gravissent les échelles de corde, qui semblent ridiculement légères, pour rejoindre les plate-formes où les balanciers ont déjà été déposés. Toute l'installation a été soigneusement préparée et vérifiée par les « Diables blancs ». Sur le fil, Roger lui fait face, en queue-de-pie et chemise blanche, nœud papillon ton sur ton, un œillet à la boutonnière, cheveux gominés en arrière, Il s'est rasé de près. Il est beau, elle lui sourit. Elle ne le quitte pas des yeux, elle se concentre sur son balancier. Ils sont suspendus au-dessus de la place, avec la foule massée à leurs pieds, qu'elle sent osciller comme la mer. Une foule compacte, émue, dont ils perçoivent la peur, l'effroi, la stupéfaction. Alors, comme à chaque représentation, chacun se recentre sur les bases. Se tenir bien droit, les bras tendus, les poignets soutenant par en dessous le balancier, cette longue barre de bois qui permet de contrebalancer les oscillations de son bassin et augmenter son inertie. Prendre garde au vent. Si, au sol, la foule a l'impression d'être caressée par une légère brise printanière, 15 mètres plus haut, Berty et Roger, avec le vide sous eux, ressentent les masses d'air différemment. Et doivent composer avec. Toute erreur peut être fatale.

En face d'elle, Roger se tient, droit comme un i, élégant, portant son balancier comme s'il s'agissait d'une canne. Son visage ne manifeste aucune frayeur, il est calme, impassible, presque, comme s'il était tout à fait normal de se trouver avec sa fiancée sur un fil, sur la place centrale de Toulouse.

Roger, se lève, pour prendre la photo sur l'étagère, il en caresse le cadre. Il voit ce que l'on voit pas. Derrière Berty, juché sur les épaules de Rudy – qui, lui aussi, a remis son beau costume des jours de fête – il y a Jean, qui sait qu'il a trouvé là une photo parfaite. Qui fera parler d'eux, qui fera le tour du monde. Il ne leur a pas encore dit, mais il est déjà entré en contact avec plusieurs iconographes de grands journaux – jusqu'à New York, même. Passé des coups de fil à Paris – *France Soir*,

Paris Match, « Un mariage de funambules en plein Toulouse ? Belle histoire, coco. J'attends ton négatif et si tu as bien cadré, on fait affaire ! » Des photos pareilles, Jean sait qu'il est le seul à pouvoir les fournir. En revanche, maintenant qu'il est sur les épaules de Rudy, ce qui paraissait simple au sol, en théorie – se saisir de son appareil accroché autour de son cou, cadrer la photo, appuyer sur le bouton, faire avancer la pellicule pour reprendre un cliché –, les gestes de son métier qu'il accomplit d'habitude sans prendre garde, mécaniquement, en cet instant, tous ces gestes lui semblent insurmontables. Lui aussi sent la foule qui murmure, le vent qui semble avoir forcé depuis leur ascension. Il a peur, sa gorge est sèche, son souffle court, il sent la sueur perler à son front et dégouliner dans son dos – quelle idée d'être monté là-haut avec son costume ! Cela a commencé dès l'ascension de l'échelle jusqu'à la petite plate-forme où il a à peine eu la place de poser ses pieds qu'il lui fallait déjà s'asseoir sur les épaules de Rudy, aidé par un membre de la troupe. Celui-ci l'avait précédé et était déjà accroupi. D'un geste lent, celui-ci s'est mis debout, a avancé sur le fil. Jean est maintenant juste derrière Berty. Au ralenti, il voit ses mains se saisir de son appareil, le porter à son œil, sa tête se baisser, regarder dans l'objectif, contrôler rapidement la scène – Roger, impassible, sourire léger aux lèvres, face à Berty, sereine, son voile de dentelle oscillant légèrement dans la brise, la bénédiction prononcée en latin à toute hâte par le père Simon, qui ne s'est pas pris les pieds dans sa soutane en grim pant à l'échelle, ni n'a perdu ses lunettes. Il lève déjà la main droite pour les bénir « In nomine Patris », clic, « et Filii », avancer la pellicule. Clic. « Et Spiritus Sancti ». Avancer la pellicule. « Amen ». Déjà, Rudy repart à reculons sur le fil, vers la petite plate-forme. Jean ne se souvient déjà plus de quelle façon il est descendu des épaules du colosse ni comment il a regagné la place du Capitole. Une heure après, dans l'obscurité de son laboratoire, à la lueur de la lampe rouge, Jean a su qu'il tenait une photo historique, quand le révélateur a fait apparaître Roger, beau en queue de pie, léger sourire aux lèvres, puis Berty de dos, poupée de dentelle, l'abbé en contrebas et la masse compacte de la foule au second plan, qui envahit presque toute l'image. Fébrile, il a envoyé ses négatifs à tous ses contacts, l'image est belle, l'histoire incroyable : c'est une bonne *story*, peut-être même une *cover*. 48 heures plus tard, un télégramme lui parvient : *Life* achète deux photos. C'est la consécration pour Jean, qui signe là l'un des clichés emblématiques de sa carrière

de photojournaliste. En remerciement, il avait envoyé à Roger et Berty un tirage, qu'ils avaient immédiatement placé dans un cadre. Celui-là même qui trône sur le buffet, entre la statue de Notre-Dame de Lourdes en plastique, le modèle contenant 400 ml, et le gros réveil bleu marine à cadran bleu ciel, dont les aiguilles égrènent le temps qui passe, avec lenteur et un bruit qui le réveille, même la nuit. Les yeux fermés, Roger continue d'avancer sur le fil. Et espère maintenant rejoindre Berty, pour l'éternité.